

Ces gens-là

Carnage — France / Allemagne / Pologne / Espagne 2010,
79 minutes

Anne-Christine Loranger

Number 276, January–February 2012

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65779ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Loranger, A.-C. (2012). Review of [Ces gens-là / *Carnage* — France / Allemagne / Pologne / Espagne 2010, 79 minutes]. *Séquences*, (276), 50–50.

Carnage

Ces gens-là

Roman Polanski sait peindre d'inoubliables relations de couple. Seul Mike Nichols, avec ses *Who's afraid of Virginia Woolf?* et autres *Skin Close*, peut se vanter d'avoir fait mieux dans le cynique et le masqué. Avec *Carnage*, le réalisateur polonais nous présente une comédie dans la plus pure tradition de Woody Allen. Tout en s'offrant, en même temps, un film new-yorkais tourné à Paris.

Anne-Christine Loranger

Une querelle d'enfants, un vilain coup donné au mauvais endroit et hop! Voilà deux couples de parents qui, fort civilement, se visitent pour régler le conflit. Débutée très correctement, la rencontre va tourner au vinaigre. Au quart de tour! D'abord il y a l'ainé, lui qui est comme un melon, chantait Jacques Brel. Lui qui a un gros nez, lui qui sait plus son nom, monsieur, tellement qu'il boit, ou tellement qu'il a bu...

Si *Carnage* est hilarant, il est aussi percutant. Alliant une tension digne de *Rosemary's Baby* à une analyse sociologique faisant écho à *Husbands and Wives*, le film de 79 minutes se déroule à un rythme effréné. Polanski, vieil habitué des drames se déroulant dans des espaces clos (les cabines du paquebot de *Lune amère*, l'appartement du *Pianiste*, la maison dans *The Ghostwriter*), s'en donne à cœur joie avec les quatre protagonistes de cette histoire tirée de la pièce à succès *Le Dieu du carnage* de Yasmina Reza. Alan et Nancy Cowan, arespectivement avocat corporatif et conseillère financière, vont se retrouver coincés dans la succession de petits espaces clos offerts par le coquet appartement new-yorkais de Michael et Penelope Longstreet. Activiste et écrivaine engagée dans la cause des réfugiés du Darfour, c'est Penelope qui va la première perdre contenance face aux parents de l'enfant «criminel» qui a «défiguré son fils». Le fait que son mari, Michael, un aimable vendeur en gros d'articles ménagers, vienne de balancer le hamster de sa petite fille dans la rue «comme s'il avait été un rat d'égout», n'a rien pour l'aider. De leur côté, comme c'est leur fils qui a attaqué le fils Longstreet, Nancy et Alan, visiblement effrayés par la perspective de poursuites, acceptent toutes les offres de ce bon gros nounours de Michael. La situation dégénère au rythme des offres incessantes d'espresso, de gâteau, de café, de Coca-Cola, de scotch et finalement de cigares, tandis que le portable d'Alan, qui sonne sans arrêt, fait chaque fois monter l'inconfort d'un cran. *Faut vous dire, monsieur, que chez ces gens-là, on ne cause pas. On compte...*

Polanski opère par des jeux de caméra si subtils qu'on les oublie au milieu de l'insupportable tension qui se bâtit à vue d'œil entre ces quatre individus qui se prennent au sérieux. Si John C. Reilly se cantonne dans ce qu'il connaît, Christopher Waltz, en avocat envahissant et impoli, arbore un machisme corporatif des plus réjouissants. La surenchère qui se développe entre les deux hommes, l'un engraisant ses invités pour mieux les dévorer tandis que l'autre assomme son monde à grands coups d'appels valant des millions, est très bien rendue. Jodie Foster crée un formidable personnage d'hyène humaine rôdant autour des victimes des autres pour mieux apaiser ses frustrations. Elle affronte une Kate Winslet dont le jeu plus flou de panthère bien coiffée reste crédible. Winslet

est à son meilleur à l'heure où le masque de Nancy tombe, laissant apparaître une femme brutale et superficielle. «Je me torche avec vos droits humains», lance-t-elle, à moitié saoule. Le moment où, en début de film, ces deux mères prédatrices tentent de créer entre elles un lien «empathique» qui ne les intéresse en rien est une perfection dans le genre. *Faut vous dire, monsieur, que chez ces gens-là, on ne vit pas. On triche...*



Un quatuor qui se prend au sérieux

Avec *Carnage* Roman Polanski nous montre la vitesse avec laquelle le vernis de civilisation peut craquer. Que ce vernis soit du Chanel n'y change rien.

Pourquoi, se demande-t-on dès le début, les Cowan ne partent-ils pas? Polanski démontre ici sa compréhension des liens maladifs qui se tissent entre les êtres. Son film, malgré sa fin un peu attendue, nous montre des personnages pris dans une toile de masques et de névroses si serrée que personne n'arrive à y échapper. *Faut vous dire, monsieur, que chez ces gens-là, on ne s'en va pas...*

Avec *Carnage* Roman Polanski nous montre la vitesse avec laquelle le vernis de civilisation peut craquer. Que ce vernis soit du Chanel n'y change rien. «Je crois au Dieu du carnage, affirme Alan en fin de film, celui qui est là depuis le début des temps.» Polanski, de toute évidence, y croit lui aussi.

■ France / Allemagne / Pologne / Espagne 2010 — **Durée** : 79 minutes — **Réal.** : Roman Polanski — **Scén.** : Roman Polanski d'après la pièce *Le Dieu du carnage* de Yasmina Reza — **Images** : Pawel Edelman — **Mont.** : Herve de Luce — **Mus.** : Alberto Iglesias — **Dir. art.** : Dean Tavoularis — **Cost.** : Milena Canonero — **Int.** : Jodie Foster (Penelope Longstreet), Kate Winslet (Nancy Cowan), Christopher Waltz (Alan Cowan), John C. Reilly (Michael Longstreet) — **Prod.** : Said Ben Said — **Dist.** : Métropole.